

ADIEU

*Adieu, fils que j'aimai plus que ma propre vie,
De ce monde trompeur dédaignez les appas,
Au céleste banquet l'Eternel me convie,
Adieu, je sens venir l'heure de mon trépas.*

*Adieu, voûte d'azur, beau ciel de ma patrie,
Sombres bois où j'allais souvent porter mes pas,
Silencieuse église où tout jeune homme on prie
Quand notre âme succombe au cours d'affreux combats.*

*Adieu, vieille chaumière où je connus, enfant,
Qu'il est au ciel un juge immortel et puissant
Qui rayonne de gloire et de miséricorde.*

*Adieu, je vais mourir... Partout c'est la noirceur...
J'entends au loin des sons de lyre qu'on accorde...
Des chants suaves pleins d'angélique douceur...*

ALBERT LOZEAU.

Montréal, 1899.

LA LAMPE DU SANCTUAIRE

(Suite)

II.—SON OBSCURISSEMENT

Loin de moi les pensées des impies,
Combien de fois voyons-nous que
la lampe des impies s'éteint, et
qu'il leur survient un déluge, et
que Dieu leur fasse sentir les effets
de sa fureur.

Job, XXI, 17.

Il y a près de six ans passés depuis que le vœu a été prononcé ; six ans de joies et de bonheur.

Mais il survint un changement dans la famille de Pierre, changement qui rompit tristement ses joies et qui amena avec lui le chagrin et la douleur. Quelque temps auparavant, deux hommes étrangers au pays étaient venus s'établir dans le voisinage avec leurs familles. Tout cela formait une bande de personnages grossiers, et personne ne savait rien sur leur compte.

Ils choisirent un emplacement à quelque distance des autres habitations ; ils parurent ne voir qu'avec un œil de défiance ceux qui les regardaient, et quand tout fut achevé, ils n'invitèrent personne à entrer chez eux. Les hommes paraissaient n'avoir aucune occupation particulière, les femmes étaient malpropres et passaient leurs journées à ne rien faire. Cependant tout ce monde devait jouir d'un peu plus d'aisance que les autres habitants du pays, car le dimanche ils se montraient dans des accoutrements relativement magnifiques.

On ne pouvait donc connaître les vraies positions de ces gens, mais il était évident que quelque mystère se cachait là-dessous.

Quelques mois après qu'ils se furent fixés dans cet endroit, Annette et sa fille remarquèrent une altération sensible dans le caractère de Pierre : il ne se rendait plus à son travail avec le même entrain, et il devait en retirer moins de profit, car son gain diminuait chaque jour. Il était pensif et réservé, presque bourru, et l'on ne pouvait douter qu'il n'eût quelque secret pénible qu'il voulait cacher à sa famille.

Au lieu de revenir chez lui aussitôt que son travail était achevé, pour jouir de la société de sa femme et de sa fille, il demeurait seul, pendant des heures entières, plongé dans un morne abattement. Lorsqu'il rentrait, il restait froid et silencieux, et donnait quelques misérables prétextes pour expliquer son retard.

Enfin, un jour qu'il se rendait à son travail il dit à sa femme :

—Annette, je ne reviendrai probablement que très tard dans la nuit, ainsi ne m'attendez pas. J'ai une importante affaire qui pourrait même me retenir toute la nuit.

Et sans laisser le temps de demander des explications sur cette absence prolongée, il s'élança dehors.

Oh ! que ce jour fut triste pour la mère et pour la fille ! A peine se dirent-elles quelques mots sur toute la journée. Chacune d'elles s'efforçait de cacher à l'autre les larmes qui coulaient de ses yeux : car l'enfant, quoiqu'elle n'eût pas neuf ans, avait assez de raison pour comprendre qu'il se passait quelque chose d'étrange et de répréhensible. Vers la soir, toutes

deux, poussées par le même sentiment, prirent le sentier qui menait au Mont-Marie, afin de déposer leur chagrin et de chercher quelque consolation au pied de l'autel. Là, Marie s'agenouilla à sa place accoutumée, vis-à-vis de la lampe ; elle éleva vers Dieu ses yeux et son cœur, et fut bientôt absorbée dans la méditation.

Voici quelle était sa méditation :

Elle pensait à la demeure désolée qui attendait la mère de Notre-Seigneur à son retour du calvaire.

Une table déserte, une chambre triste et silencieuse, un lit sans sommeil après un jour d'angoisses et de souffrances !

Alors, comparant sa douleur à cette douleur, comme elle la trouvait douce et légère ! Les yeux de la Sainte Vierge ne tombaient que sur les différentes pièces du Prétoire qu'avait foulées ce jour-là la justice de Dieu ; ses oreilles n'entendaient que le bruit du marteau qui enfonçait des clous dans une chair palpitante ; son cœur était brisé d'un glaive de douleur plus acéré que tous les glaives qui peuvent percer le cœur d'une mère ; son corps et son âme chancelaient sous le poids d'angoisses qui auraient écrasé un corps de pierre et un cœur de diamant.

Et cependant elle avait tout enduré avec une invincible patience.

A la pensée d'un tel océan de douleurs, combien petite paraissait à cette enfant de bénédiction, la goutte de chagrin que le Père Céleste avait laissé tomber sur elle !

Puis elle voyait, dans sa méditation, partir la dernière personne amie qui avait accompagné Notre-Dame jusqu'à son humble demeure. La Vierge restait seule dans le silence de la nuit, et une lampe, entretenue peut-être avec l'huile des oliviers de Gethsémani, une pauvre lampe répandait sa faible clarté sur ce visage pâle et souffrant, sur lequel ce jour-là, avait gravé plus de douleurs que toutes les années précédentes. Chaque larme qui tombait de ses yeux obscurs brillait sous la flamme, et la lampe veillait seule auprès d'elle, seul objet qui envoyât quelques rayons de consolation dans cette chambre attristée et dans ce cœur encore plus désolé.

Et, dans ses pensées d'enfant, la jeune fille bénissait la pâle et tremblante lumière qui avait apporté à Marie quelque consolation ; il lui semblait que la petite flamme placée devant elle, qui l'éclairait elle-même et qui illuminait la Reine des douleurs, était l'image fidèle de celle qui avait autrefois éclairé et réjoui le sanctuaire et la maison de la Sainte-Vierge.

La lumière calme et douce de la lampe exerçait sa paisible influence sur l'esprit de l'innocente enfant, et en associant les chagrins aux plus saintes douleurs que la terre ait jamais vues ; il semblait à la jeune Marie qu'elle souffrait en la compagnie de la plus noble et de la plus sainte des femmes, et les ténèbres qui couvraient tout à l'heure son âme de leur ombre lugubre étaient illuminées par un rayonnement joyeux, doux, serein et pur comme celui qui éclairait les ombres de la nuit dans le sanctuaire. Elle sentait, après ce qu'elle venait de contempler, qu'elle pouvait retourner dans sa demeure désolée, y apportant au moins la résignation.

Mais, avant de se relever, elle avait fait au Tout-Puissant, par la main de la Vierge bénie, une offrande dont elle ne devait parler que plus tard à sa mère. Elle sentait intérieurement que l'offrande était acceptée, et son cœur fut fortifié.

Qu'on ne pense pas que nous décrivions ici une conduite ou des sentiments au-dessus de l'âge d'un pareil enfant : nous n'avons pas ordinairement dans le monde une juste idée de la maturité de grâces qu'accorde quelquefois aux enfants élevés sous les ailes de l'Eglise, celui qui sait faire sa gloire par la bouche des enfants, et par les lèvres qui sucent encore la mamelle.

Nous entendons souvent parler de talents précoces, rarement proclamer de précoces vertus ; et cependant l'une est aussi naturelle que l'autre. Il n'y a pas que les vies des saints, comme celle de sainte Rose de Lima, de sainte Marie Madeleine de Pazzi, de sainte Catherine de Sienne, qui nous présentent des exemples d'intelligence et d'illumination spirituelles, même

dans l'âge le plus tendre ; de nos jours même et dans le cercle de nos connaissances, nous pourrions en trouver de semblables. Et si les parents, si les mères surtout, savaient comme il faut diriger leurs enfants vers Dieu dès le berceau ; si au lieu d'écouter les caprices de ces jeunes êtres et de caresser leurs passions naissantes, ils avaient tourné les premières lueurs de leur raison vers la connaissance et la méditation de la bonté divine, et formé leurs lèvres à prononcer, avant tous les autres, les deux plus doux noms que connaisse la langue des hommes, beaucoup d'entre eux, qui pleurent maintenant sur les folies et les fautes de leurs enfants, pourraient remercier Dieu d'avoir enrichi leur famille de la présence d'un saint.

Mais il faut continuer notre histoire.

Quand la mère et la fille revinrent dans leur chaumière, elles se trouvèrent plus fortes pour en supporter la désolation ; son obscurité leur parut moins épaisse, surtout à la jeune fille. Celle-ci parut même presque joyeuse, quand elle invita sa mère à mettre toute sa confiance en Dieu et dans l'intercession de la Sainte Vierge.

La matinée était déjà bien avancée, lorsque Pierre entra tout à coup, le visage pâle et l'œil hagard. Il jeta une bourse pleine d'argent sur la table auprès de laquelle étaient assises sa femme et sa fille, et il se mit au lit sans prononcer une parole.

Étonnées et effrayées, la mère et l'enfant restèrent longtemps en silence, et lorsque Pierre reparut, après quelques heures d'un sommeil agité, il trouva la bourse à l'endroit même où il l'avait jetée.

Surpris et fâché de voir qu'on n'y avait pas touché :

—Qu'est-ce que cela signifie ? demanda-t-il avec une certaine amertume. Prenez-vous cette bourse pour quelque animal venimeux auquel vous n'oseriez toucher ?

—Pierre, répondit la femme, d'où vient cet argent ?

—D'une source honnête, je vous l'assure, répliqua-t-il. Vous ne pensez pas, j'espère, que je sois capable de voler ou de tromper ?

—Dieu m'en garde, reprit sa femme ; mais, depuis quelque temps tu as bien peu travaillé, Pierre ; et il faut bien du temps, de la force et de l'habileté pour amasser une pareille somme. Une bourse pleine comme celle-ci, gagnée en une seule nuit, a quelque chose de suspect, pour ne pas dire plus, tu en conviendras.

—Rassure-toi donc, dit Pierre, elle a été gagnée honnêtement. J'ai fait la connaissance de personnes qui m'ont engagé dans des opérations commerciales fort avantageuses, et vous n'en voyez là, j'espère, que le premier fruit.

La pauvre femme fut heureuse de la consolation que lui donnaient ces paroles ; mais, quoiqu'elle eût paru contente et qu'elle eût serré la bourse, elle ne put se résoudre à en employer le contenu. Elle redoubla de travail et se voua aux pénibles veilles pour sauver les apparences et éloigner la famine de sa demeure. Mais ni elle, ni sa fille, n'auraient voulu toucher à cet or suspect.

Pierre en apporta davantage encore, après d'autres absences qui duraient une nuit et quelquefois deux, avec le jour compris entre elles ; mais le trésor restait toujours intact. C'est qu'il y avait un signe décisif à leurs yeux : Pierre n'était plus le même ; on le voyait rarement à l'église, excepté le dimanche, et alors même l'accomplissement de ses devoirs semblait lui être à charge.

Il arriva un jour que sa fille l'engagea à se rendre avec elle au Mont-Marie, vers le soir.

Elle se mit à sa place accoutumée et pria avec ferveur pour son père, renouvelant l'offrande dont nous avons parlé. Elle prolongea sa prière, malgré l'obscurité que dissipait, en partie, la lumière chérie de la lampe du sanctuaire. En se relevant elle reconnut que son père n'était plus dans la chapelle. Il l'attendait au dehors.

La jeune fille lui reprocha de la façon la plus affectueuse son impatience.

—Vraiment, répondit-il, j'admire comment tu peux rester si longtemps en prière avec cette lumière sombre et triste ; à sa clarté, l'église me faisait l'effet d'un